

Combattre la déshumanisation,

Enfance et jeunesse, dans le moule du génocide

Connu aujourd'hui comme professeur de psychologie sociale émérite, Jacques Bude vit les premières années de sa vie dans un milieu d'ouvriers immigrés, dans la région de Liège. Ses origines et son vécu d'enfant juif caché durant le second conflit mondial ont forgé une âme profondément engagée, contre toutes les discriminations.

Propos recueillis par Florence Roelandts et Gérald Hanotiaux (CSCE)

Nous avons rencontré Jacques Bude lors de nos études à l'Université Libre de Bruxelles (ULB), dans les auditoriums durant ses cours, mais également lors de diverses mobilisations et manifestations. Fidèle à ses valeurs, il s'engage notamment pour la défense du peuple palestinien, contre les politiques oppressives de l'Etat d'Israël. Il soutient également les actions d'aide aux sans-papiers en lutte, tout en contestant les centres fermés en Belgique, ces lieux où sont emprisonnés des étrangers n'ayant commis aucun délit, sur base de l'absence de permis de séjour. Cette partie de sa vie et ces questions seront évoquées dans notre prochain numéro, où nous publierons la seconde partie de l'entretien qu'il nous a accordé.

Si l'on ne vit pas en fonction de valeurs on est, au mieux, un tube digestif.

Dans cette première partie, nous évoquons avec lui les premières étapes de son existence, en démarrant du parcours d'immigration de ses parents. Nous passons ensuite à son expérience d'enfant caché en Wallonie, dans la première moitié des années quarante ; une expérience qui conditionnera le reste de son existence, et sa vision du monde. Après un passage forcé en Israël après la guerre, où il parviendra à grande-peine à échapper au service militaire, il revient en Belgique avec des faux papiers pour y poursuivre sa vie et entamer des études universitaires,

qui comporteront un long séjour aux Etats-Unis dans les années soixante.

Outre un dialogue vivant avec notre interlocuteur, cette rubrique nous permet de revisiter la vie sociale et politique de notre pays, en plongeant notamment dans l'histoire des mobilisations sociales et populaires. Avant d'évoquer ce parcours personnel, en réponse à certaines de ses réticences, la discussion a démarré sur l'opportunité de la présence du terme « militant » dans l'intitulé de la rubrique sous lequel l'article est publié. Le jour de la rencontre, dans le salon - véranda de son domicile de Saint-Gilles, nous nous sommes calés dans un fauteuil peu après 17 h ; nous en avons décollé à... 23h30 ! Les lectrices et les lecteurs l'auront compris : nous étions en compagnie d'un être humain passionnant à écouter.

Ensemble ! En évoquant le projet de ce portrait, vous avez hésité en raison du mot « militant », présent dans l'intitulé de notre rubrique. En effet, ceux qui vous connaissent bien ne vous décrivent pas comme un militant à proprement parler - une notion par ailleurs assez floue -, mais vous reconnaissez une personnalité profondément « engagée ». Comment décririez-vous la nuance ?

Jacques Bude. Il est plutôt étrange de s'adresser à moi avec l'étiquette de militant. A l'université, les militants - étudiants communistes sur-



Jacques Bude aujourd'hui.

tout - me considéraient comme une espèce, disons, de « dérive petite bourgeoise », je ne sais trop quoi... J'avais beau souligner que s'il y avait un fils d'ouvrier dans l'affaire c'était bien moi, malgré tout j'étais le petit bourgeois, refusant d'entrer dans une vision binaire « prolétariat et cetera ». Leur critique n'était pas violente, mais méprisante ; ils me voyaient comme non-militant, et ils avaient raison... Le militant, il a un plan, embrasse une cause et il y va, il connaît le chemin, tracé par l'organisation au sein de laquelle - mais très fréquemment, pour laquelle - il s'engage. Je n'ai jamais vécu les choses de cette manière. Je ne lui ressemble pas, mais je ne suis certainement pas pour autant moins engagé que lui.

Mes engagements reposent dans les faits sur un ensemble de valeurs morales évidentes. A mon sens, si l'on ne vit pas en fonction de valeurs morales on est, au mieux, un tube

sous toutes ses formes (1)

digestif. D'ailleurs, toute conduite est une espèce d'affirmation de valeurs. En général mes engagements sont des réactions qui s'imposent d'emblée : « Ceci est inacceptable, il ne faut surtout pas être complice. » Mon engagement est en quelque sorte mécanique.

Dans un cadre religieux, les actes sont envisagés comme étant commandés par des valeurs morales supérieures. Dans ce sens on pourrait qualifier ma mentalité de « religieuse », bien que je sois complètement athée. A nouveau, je suis athée au niveau de l'évidence, certainement pas un militant de l'athéisme. C'est tout simple : puisque Dieu n'était pas à Auschwitz, la seule explication plus ou moins acceptable est qu'il n'existe pas. S'il existe, il s'agit d'une crapule inhumaine que je ne peux respecter. Une anecdote : juste après la guerre, fin 44, j'avais à peine douze ans et j'avais été placé chez un boulanger à la campagne, car j'avais peur panique des bombes volantes qui tombaient sur Liège. Un jour le curé entre dans le magasin et me dit « *tiens, je ne te vois jamais à l'église...* ». Mes parents avaient été déportés mais je ne pensais évidemment pas qu'ils étaient morts. Je lui réponds : « *Si votre dieu n'était pas là durant la guerre et la déportation, alors soit c'est une crapule soit il n'existe pas. Je préfère qu'il n'existe pas.* » Il paraît que je suis devenu tout blanc et le curé tout rouge.

J'ai été formé - dans un sens très proche de « fabriqué » - par le génocide. Ma première réaction a été de « nier » : ce qui arrivait à mes parents était absolument impossible à mes yeux. Par ailleurs, ce caractère humainement impossible était en quelque sorte étayé par l'existence des gens qui m'ont caché. Des personnes n'ayant jamais vu un petit juif de leur vie prennent subitement d'énormes risques simplement pour protéger un enfant : ce sont des négations vivantes de l'inhumanité du monde. Cette expérience a été fondatrice : le monde humain est atroce, on ne peut l'accepter et il faut se battre, mais il

est également beau puisqu'il existe des gens qui - par compassion - se mettent en danger pour vivre leurs valeurs, leur humanité.

Vous évoquiez votre statut de fils d'immigrés ouvriers, parlez-nous de vos parents, de leur arrivée en Belgique.

En préparant cet entretien, j'ai mis la main sur un document administratif qui me paraît extrêmement violent, il évoque un événement pourtant honteusement banal aujourd'hui... Il s'agit d'une demande de prolonga-

Mes parents venaient du ghetto de Lodz où ils croupissaient dans la misère.

tion de visa de mon père, pour rester en Belgique avec sa femme - ma maman - qui venait de le rejoindre, enceinte de huit mois. A la question de savoir pourquoi il voudrait rester en Belgique, mon père répond « gagner ma vie ». Il ne s'agissait pas de fuir l'antisémitisme ou quelque exaction que ce soit, il demandait simplement à pouvoir vivre dignement. La violence du document réside en une inscription manuscrite en travers du texte : « *Refusé pour le mari. Refusé pour la femme* ». (Voir illustration p. 67) Un fonctionnaire, éventuellement gentil, qui va probablement rentrer tranquillement chez lui rejoindre sa famille, expulser - apparemment sans autre forme de procès - vers une situation invivable un couple dont la femme est sur le point d'accoucher. Mon père, alors âgé de vingt-huit ans, était manifestement incapable de comprendre cette froide violence : « *J'ai du travail, je gagne quarante francs par jour, je donne tout à ma femme, je ne bois pas, pourquoi dois-je partir ?* »

Comment sont-ils arrivés ? En 1929, mon père est venu rejoindre son frère qui travaillait aux aciéries Cockerill à Seraing. Cet oncle a d'ailleurs été tué dans un accident de travail, treize tonnes de coke ont été déversées sur

lui alors qu'il nettoyait une fosse... Mon père a rapidement trouvé du travail aux aciéries d'Ougrée-Marihaye à Sclessin. Il était assistant sableur, un boulot extrêmement pénible et toxique, dont déjà à l'époque et à très juste titre les Belges ne voulaient plus. Je suis né à Seraing en 1932. Bien des années plus tard, à la fin des années septante, j'ai retrouvé la maison où je suis né. La rue était en chantier, on en faisait une voie d'accès à un pont en construction. Toutes les maisons avaient été détruites, sauf celle-là. Les ouvriers y remisaient leurs outils.

La porte était fermée par une chaîne et un cadenas, mais j'ai pu l'entr'ouvrir. Au rez-de-chaussée, il y avait une pièce d'environ quatre mètres sur quatre, avec un escalier vers une pièce au premier étage et un WC à l'extérieur. C'est dans ce cadre que mes parents ont vécu leurs premières années en Belgique.

De Seraing, nous avons déménagé à Liège, d'abord rue des Tanneurs en Outre-Meuse, puis rue de Fragnée dans le quartier des Guillemains où nous avons vécu jusqu'à la déportation de mes parents, en 1942. Mon père a eu une vie très dure. Il a continué son travail de sableur au haut fourneau d'Ougrée. Il travaillait « en pauses » : 6h-14h / 14h-22h / 22h-6h. La plupart du temps il devait donc effectuer de nuit et à vélo, en plus des huit heures de travail, le trajet aller-retour Liège-Sclessin. De plus, il avait une petite cordonnerie. Je me souviens qu'il réparait les chaussures le dimanche, à la lumière artificielle, volets fermés.

Mon milieu d'origine pourrait être considéré comme défavorisé mais nous ne nous vivions absolument pas pauvres. Bien au contraire. Pour mes parents qui venaient du ghetto de Lodz où ils croupissaient dans la misère, c'était sans doute plutôt l'abondance. Il y avait du boulot, à manger... En tous cas nous, les enfants, on ne manquait de rien. Comme généralement dans ce milieu d'immigration très populaire, la maman n'allait pas travailler et s'occupait des enfants. En quelque sorte, son métier

⇒ était de nous aimer. Quand j'y pense aujourd'hui, mon enfance n'évoque pas le moindre sentiment de privation, mais au contraire un sentiment d'avoir été chaleureusement bien loti.

Un élément a sans doute été très important pour la suite de mon parcours. Mon père avait une incroyable vénération pour l'école. J'ai l'impression que ça m'a toujours porté. Quand il recevait mon bulletin de l'école maternelle, un papier où il n'y avait pas grand-chose d'écrit et que de toute façon il ne savait pas lire, il le montrait fièrement à tout le monde. Je l'ai vu souvent remuer les lèvres en faisant semblant de lire, pour

Pologne, mais je ne me souviens pas avoir entendu de discours militants de sa part. Un immigré, ça reste tranquille.

Quand la guerre commence, vous avez huit ans. Au moment où vos parents sont arrêtés, vous êtes déjà caché ?

Au moment où ils ont été arrêtés, oui. Leur arrestation s'est faite en deux temps. Il y a d'abord eu le départ de mon père pour le travail forcé, en Normandie. Une organisation industrielle, l'organisation Todt, gérait la construction du mur de l'Atlantique pour le régime nazi. (1) Cette organisation avait exigé une cinquantaine

nué vers la Pologne. Une cinquantaine d'hommes ont sauté du train et sont revenus. Mon père était parmi eux, je l'ai donc revu.

Lorsque l'AJB déclare le caractère néfaste d'un refus, elle n'a pas le choix ? Elle y croit vraiment ?

Au moment du départ des ouvriers vers la Normandie, le 3 août 1942, probablement que oui ; ils pensent sans doute qu'ils vont revenir en Belgique. Mais très rapidement, on commence à rafler des vieux, des femmes et des enfants, ils auraient dû comprendre. Mais c'est une question très compliquée, car les événements de déportation massive étaient « impossibles », en tous cas humainement impensables... Par exemple, alors que plus de 300.000 d'entre eux avaient déjà été massacrés dans les chambres à gaz de Majdanec (2) et qu'il existait des témoins oculaires, les derniers survivants du ghetto de Varsovie s'acharnaient toujours à croire à l'existence de villages de travail réservés aux Juifs, où soi-disant on regrouperait les familles.

Reste que l'AJB se préoccupait surtout des membres de son personnel, fortement « gonflé » avec l'assentiment de l'occupant. C'est difficile à expliquer brièvement, mais les nazis séparaient les Juifs en différentes catégories et prétendaient épargner certains d'entre eux. Ces derniers étaient donc plus disposés à se tenir tranquilles, une technique bien rodée et très efficace, utilisée partout pour faciliter les déportations de masse. Ce personnel de l'AJB était constitué en grande majorité de Juifs de nationalité belge et de quelques Juifs étrangers aux moyens aisés, dans un premier temps épargnés par les mesures de déportation, tant qu'ils étaient utiles aux nazis. Il faut savoir qu'à l'époque les proportions étaient d'environ 6,5 % de Juifs belges, pour 93,5 % de Juifs étrangers : immigrés récents, ouvriers ou petits artisans en grande majorité. Le cliché d'une



Icek Bude et Zlata Goldberg, les parents de Jacques Bude, assassinés par les Nazis.



Mon père avait une vénération de l'école. Ça m'a porté.

qu'on ne sache pas qu'il ne savait ni lire ni écrire. Mais il calculait mentalement plus vite que son ombre. Cette adoration de l'école était sans doute liée à la mentalité juive de la diaspora : un jour il faudra peut-être repartir et tout quitter, mais on peut emporter ce qu'on a dans la tête pour recommencer ailleurs. Par rapport à la judéité, ma maman respectait certaines traditions - manger *casher*, par exemple - mais mon papa apparemment rien. Notre famille n'était vraiment pas religieuse, nous allions à la synagogue une ou deux fois par an. Je sais que mon père avait participé à de violentes manifestations ouvrières en

d'ouvriers de la région de Liège, pour aller travailler là-bas. Ils prétendaient réquisitionner des gens sans travail, mais c'est faux, car mon père travaillait à l'usine. Il avait reçu une lettre de l'Association des Juifs en Belgique (AJB) qui disait qu'un refus de partir serait très préjudiciable à la communauté juive. L'absence ne devait durer que trois mois, ensuite on laisserait les familles tranquilles. Inutile de dire que ce départ, dont je me souviens des moindres détails, est un des pires moments de ma vie. Au bout des trois mois, ils ont effectivement pris le train, mais celui-ci ne s'est pas arrêté à Malines, il a conti-

communauté de Juifs florissants n'était vraiment pas d'actualité.

Une différence était donc établie entre Juifs belges et étrangers?

Oui, d'ailleurs pendant tout un temps la reine s'est opposée à la déportation

La reine s'est opposée à la déportation des Juifs belges, tout en ne faisant rien pour les Juifs étrangers.

des Juifs belges, mais n'a absolument rien fait pour les Juifs étrangers. (3) Ce qui m'évoque une anecdote qui concerne la famille royale. A la maison il y avait partout des photos de la reine, du petit prince Baudouin... Longtemps je me suis demandé pourquoi. Lorsque j'ai consulté le dossier de la police des étrangers sur mes parents, j'y ai trouvé une lettre de ma mère à la reine. Vu son style elle a sans doute été écrite avec l'aide d'une voisine du même milieu que nous. En voici un passage : « *Là d'où on vient on ne peut pas survivre, je sais que nous ne sommes que des étrangers, mais vous allez sans doute nous aider, tout le monde nous dit que vous êtes si gentille.* » La reine n'a probablement pas lu la lettre, mais son administration l'a tout de même transmise à la police des étrangers. Ma maman devait être persuadée que c'était grâce à la reine que nous avions pu rester en Belgique. De là sans doute le culte qu'elle lui vouait.

Lorsque votre père rentre du mur de l'Atlantique, après son évasion du train, il se fait arrêter tout de suite?

Très peu de temps après son retour, le 24 décembre 1942, mes parents sont arrêtés et déportés ensemble à Auschwitz. Ils avaient quitté la rue de Fragnée et étaient allés se cacher dans une autre maison du même propriétaire, au n° 7 du Boulevard de la Constitution. Il est très vraisemblable que le propriétaire les a dénoncés, sans doute en raison de leur manque de moyens pour payer le loyer. Je sais qu'ils n'avaient pratiquement plus

Document du Gouvernement Provincial de Liège – Service des passeports et visas Le « Bulletin de renseignements, pour l'obtention d'un visa de séjour » des parents de Jacques Bude. Le refus est signifié à la main par le fonctionnaire : « Rejet pour la femme, rejet pour le mari, fait le 10/4/30 ».

rien car, quand ils ont été arrêtés, ma mère avait 800 francs sur elle et mon père 100, en tout le salaire d'une vingtaine de jours. Si je pense à cette dénonciation, c'est que le propriétaire n'a jamais été inquiété. Normalement, être pris avec des Juifs chez soi entraînait de graves ennuis.

Pendant ces événements, vous êtes où?

Au moment où mon père a été envoyé en Normandie, l'assistante sociale de l'usine d'Ougrée-Marihaye - Mademoiselle Allard, ma providence - a rassemblé les enfants des ouvriers réquisitionnés. Nous étions douze ou treize. Bien qu'il nous était déjà interdit d'aller à l'école, nous n'étions pas cachés. Comme je l'ai dit, les

familles allaient prétendument être tranquilles, et de toute façon nous n'avions pas les moyens de déménager. L'usine avait créé une sorte de colonie de vacances au château de Fraiture en Condroz, qui appartenait au patron de l'usine, le baron De Launoy. Mademoiselle Allard en était la directrice. Une centaine d'enfants des ouvriers de l'usine y passaient un mois, pour changer d'air, manger un peu mieux... C'est là que Mademoiselle Allard nous a amenés. Quand un groupe s'en allait à la fin du mois, pour être remplacé par un autre quelques jours plus tard, nous restions sur place. Ça a duré quelques mois et, après la guerre, Mademoiselle Allard m'a donné la raison de l'interruption de notre séjour. Le châ-



L'enfance de Jacques Bude et de sa sœur se déroule dans les quartiers populaires de la région liégeoise.

⇒ teau abritait également des ouvriers réfractaires au travail obligatoire en Allemagne, et ils avaient été avertis d'une dénonciation, une rafle risquait d'avoir lieu. Une nuit, Mademoiselle Allard est venue nous chercher en ambulance et nous a répartis dans des hameaux autour de Louveigné, une commune entre Chaudfontaine, Trooz et Theux, principalement à Cornemont.

Elle avait contacté le bourgmestre de Louveigné. Il a réuni des familles qui, pour une bonne part me semble-t-il, avaient un fils prisonnier en Allemagne. En une journée, nous avons tous été placés dans ces familles, notamment dans le petit hameau de Cornemont. Une dizaine « de petits cousins et petites cousines de la ville », qui arrivent la même nuit dans un petit village de tout au plus une trentaine de maisons... Cela signifie évidemment que tout le monde savait, et ces gens étaient au courant que ni les parents ni l'usine ne pouvaient leur payer quoi que ce soit. Formidable. Le bourg-

mestre leur avait seulement promis d'essayer de procurer des cartes d'alimentation pour nous, ce qu'il a fait. Quand le commandant de la gendarmerie de Louveigné apprenait que des Boches arrivaient - c'est ainsi que tout le monde appelait les Allemands - il avertissait la téléphoniste de la poste et elle appelait quelqu'un

La personne prévenue donnait l'alerte dans la rue avec une sorte de trompette. Immédiatement, nous nous cachions.

dans le hameau. Comme à l'époque très peu de gens avaient le téléphone, la personne prévenue donnait l'alerte dans la rue avec une sorte de trompette. Immédiatement, nous nous cachions, ainsi que les réfractaires au travail obligatoire.

Cette partie de mon enfance fonde toujours ma vision du monde aujourd'hui. Je vis le monde humain

comme souvent impitoyable mais cependant, grâce à eux, pas toujours...

Ces gens ont été honorés après la guerre ?

Oui et non. Quelques personnes ont été honorées comme « Justes parmi les nations » par le Mémorial Yad Vashem de Jérusalem et un épisode de la série « Jours de Guerre » de la RTBF a été consacré à Cornemont. Dans ce cadre, Jean-Jacques Jespers qui dirigeait la série m'avait demandé de contacter des familles où j'avais été caché, afin d'envoyer un journaliste pour les interviewer. Les parents étant décédés, il restait une de leurs filles, qui m'avait connu. Quand je lui ai parlé du projet, elle m'a dit en substance : « *Mais enfin, il n'en est pas question ! Ils n'ont pas fait ça pour ça ! Ils n'auraient jamais voulu être mis en avant...* » Elle n'a pas participé à l'émission. Souvent, les gens bien ne se mettent pas en avant...

Il y a une dizaine d'années, j'apprends par hasard qu'on va inaugurer à Cornemont un monument en l'honneur de ceux qui ont caché des enfants juifs. Je téléphone à la personne dont je viens de parler. Elle me dit que personne ne lui en a parlé ; elle n'a pas été invitée et par conséquent ne compte pas se déplacer. Je décide d'y aller et, en arrivant, je n'en crois pas mes yeux : de suite j'aperçois une multitude de drapeaux d'associations d'anciens résistants et de drapeaux israéliens.

Les discours étaient à l'avenant. Alors que les groupes de résistance n'avaient pas joué le moindre rôle, un ancien déporté - bien au courant

des faits puisqu'il a épousé l'une des filles cachées à Cornemont - a pris la parole dans son habit rayé des camps. Il portait le triangle rouge des prisonniers politiques, or pour les déportés juifs, c'était le jaune... Ensuite il y a eu des discours de représentants d'associations de résistance de différentes tendances, puis du procureur du roi de Liège et enfin d'un représentant de l'ambassade d'Israël. Tous ren-

daient hommage à l'héroïsme des résistants, aux dangers qu'ils avaient affrontés pour sauver des Juifs. Dans cette histoire, pas un mot sur Mademoiselle Allard, qui avait tout fait pour nous. Elle nous a littéralement sauvé la vie, car aucun des enfants déportés de Belgique n'est revenu. C'était ignoble.

Pendant cette écœurante mascarade, quelqu'un s'approche de moi et me dit :

« Vous êtes Jacques ? Vous avez été caché chez ma tante ».

Je confirme, il continue : « Vous n'êtes pas rentré chez vous ? » Je lui réponds non,

mes parents ne sont pas revenus et je n'avais plus personne à Liège... Il m'arrête pour me dire : « Non, non, chez vous comme votre sœur. » Ainsi, un proche d'une personne chez qui j'ai été caché - car j'ai dû changer de place plusieurs fois - considère alors que chez moi, c'est en Israël ! Le fait qu'un brave type comme lui le pense est le signe que la mythologie sioniste fait désormais partie de l'ADN culturel de nos sociétés, celle qui prétend que tous les Juifs aspirent à « monter en Israël », seul refuge contre la menace endémique de l'antisémitisme génocidaire.

Vous êtes resté dans ce village jusqu'à quand ?

Pour des raisons trop longues à expliquer ici, j'ai connu un itinéraire assez compliqué. Vers la fin de la guerre, en septembre 1944, je me trouve seul avec Mademoiselle Allard au château de Neuville-en-Condroz, un autre château du même baron de Launoy, le patron de l'usine d'Ougrée-Marihaye. Nous attendions l'arrivée des Alliés. Une nuit, je suis réveillé par un énorme tintamarre, je regarde par une fenêtre arrière. La cour du château est illuminée par les phares de deux énormes autochenilles, qui chacune tirait un long canon. Elles étaient manœuvrées par des SS en uniformes noirs, hurlant des ordres en allemand. Je me suis terré dans le noir, terrorisé. Quelques heures plus tard, la même nuit, nouveau tintamarre : les Boches s'en allaient. Le matin, une rumeur a circulé : « Ils sont là ! Les Américains sont là ! ». Nous sortons et nous voyons deux files de soldats en uniforme kaki,

à pied de part et d'autre de la route, avec des autochenilles et des jeeps au milieu. Ils avançaient tout doucement, en jetant du chocolat et des chewing-gums. C'était miraculeux.

Vous aviez quel âge ?

Douze ans, mais je me sentais bien plus âgé. Sous une telle menace, on grandit vite, et je crois que la grande précision de mes souvenirs d'enfance est liée à cela. Quand on grandit

« normalement », de nouveaux souvenirs viennent continuellement s'ajouter aux précédents,

quand j'ai enfin pu entrer à l'université, j'ai eu l'impression de retomber en enfance.

Après la Libération, que faites-vous ?

Je me suis longtemps acharné à croire au retour de mes parents. Je n'aurais pas supporté de vivre dans une autre famille que la mienne, je ne l'ai jamais envisagé ni même imaginé. Pour moi, l'orphelinat juif était la seule option. On venait d'en créer un à Anvers pour les orphelins de guerre juifs. J'y suis allé, j'ai repris l'école et j'y suis resté plusieurs années. Nos conditions de vie étaient plus que rudimentaires. Pourtant, les armes - des fusils de guerre Mauser tchèques et des mitraillettes Sten

Je pense avoir été adulte avant d'être enfant.



L'une des familles dans lesquelles Jacques Bude a été caché. On y voit les deux parents, leurs deux filles et, en incrustation, le fils et le mari de l'une des filles qui étaient prisonniers en Allemagne. La photo était destinée à leur être envoyée. On lit leurs lettres en famille et on pense à eux.

et les situations dont on se souvient se modifient imperceptiblement, ce qui tend à en transformer la mémoire. Avec une rupture aussi brutale - la perte soudaine des parents à huit ans, et l'obsession de leur retour - les souvenirs se figent. D'autant plus, et ça fait partie de l'angoisse de l'attente, que l'on rabâche sans cesse et dans les moindres détails ce que l'on a vécu ensemble.

Selon moi, il s'agit dans ces circonstances extrêmes d'appliquer à soi-même, pendant l'enfance, un regard d'adulte sur sa propre enfance. En fait, je pense avoir été adulte avant d'être enfant. A vingt-trois ans,

israéliennes - étaient des objets dont nous étions largement pourvus. Je suis encore hanté par le fait qu'en jouant avec un Mauser, j'ai été à deux doigts de tuer un autre gosse de l'orphelinat... Quelques riches diamantaires anversois faisaient du mécénat, notamment en finançant l'orphelinat. Ils n'avaient pas connu ne fût-ce que le risque d'être déporté, car avec des diamants il était plus facile de choisir sa destination... Revenus en Belgique après la guerre, ils étaient devenus sionistes. Et que fait un sioniste avec de gros moyens financiers ? Il reste douillettement chez lui, et envoie les autres, la piétaille, en Israël. Sans même qu'on nous demande notre

⇒ avis, moi et la centaine de gosses de l'orphelinat avons été transplantés en Israël.

Nous sommes en quelle année ?

En 1949. Je ne voulais évidemment pas partir, et j'ai parlé au directeur de l'école de mon désir de rester en Belgique pour notamment continuer mes études. Il a essayé de m'aider, m'a orienté vers une avocate ; il avait même trouvé une famille qui voulait bien m'héberger. Mais la veille du départ, tout est tombé à l'eau. Il subissait de telles pressions qu'il a été obligé de renoncer. Le fait qu'il y avait pas mal de Juifs dans cette école francophone d'Anvers a sans doute joué un rôle. J'étais coincé. Plus tard,

Sans qu'on demande notre avis, moi et la centaine de gosses de l'orphelinat avons été transplantés en Israël.

j'ai souvent pensé que j'aurais dû m'enfuir à ce moment-là, que j'aurais fini par trouver quelque chose. Sur le moment, hélas, je me suis dis - avec le soutien de l'avocate - que si ça n'allait pas, je reviendrais. Mais dès que nous sommes arrivés là-bas, nous avons été décrétés Israéliens, il nous était interdit de quitter le pays.

Vous y arrivez où et dans quelles conditions ?

Nous sommes d'abord brièvement passés par une espèce de camp de transit surpeuplé sur les hauteurs de Haïfa ; je me souviens de la neige, alors qu'il ne neige pratiquement jamais à cet endroit. Puis nous avons été transférés à la frontière de Gaza dans un ensemble de bâtiments en très mauvais état. Sans doute une école d'agriculture dont les Palestiniens avaient été chassés un an auparavant. On était très loin de ce que de multiples missionnaires israéliens nous avaient fait miroiter quand ils nous chantaient et nous faisaient chanter, en dansant : « *Nous vous avons apporté la paix* » ; « *Nous avons labouré et semé mais nous n'avons pas encore récolté* », et d'autres hymnes à la gloire du sionisme.

Il faut savoir qu'au moment de la création de l'État d'Israël en 1948,

un an avant notre arrivée, la population juive implantée en Israël - c'est comme ça qu'ils se désignaient eux-mêmes - était presque entièrement urbaine, alors que la population palestinienne était à plus de nonante pourcent constituée d'agriculteurs. Dans le cadre de la création d'Israël, ce qu'ils appellent la « guerre de l'indépendance », une très large majorité des Palestiniens, plus de quatre sur cinq, ont été chassés de leur foyer. A l'époque, il y avait environ 1.620.000 habitants - 970.000 Palestiniens et 650.000 Juifs - sur le territoire du nouvel Etat. Quelque 790.000 Palestiniens ont été expulsés de leur foyer, 750.000 vers l'extérieur du territoire et 40.000 vers des zones qui leurs étaient réservées, couvrant environ six pourcent du territoire. Quelque cinq cent trente villages et des centres et quartiers urbains de toutes tailles ont été détruits, et totalement ou en grande partie vidés de leurs habitants. Des dizaines de milliers d'habitations ainsi qu'une immense surface agricole, plus de nonante pourcent des terres cultivables, étaient à l'abandon. Pour peupler le nouvel Etat, notamment ses zones frontalières dont celle de Gaza, environ 550.000 immigrés ont été amenés en Israël entre mai 1948 et mars 1951, c'est-à-dire en un an et demi. Nous faisons partie du lot.

Il ne s'agissait donc pas, comme le rabâchait et le rabâche encore aujourd'hui la mythologie sioniste, de « sauver les Juifs », à ce moment-là menacés nulle part. Il s'agissait de peupler un pays, en majeure partie brutalement vidé de sa population par un nettoyage ethnique délibéré. Avec nous, il fallait établir, selon les termes de l'historienne israélienne Idith Zertal, un rempart humain aux frontières du nouvel État.

En tant qu'orphelins de guerre, comment vous accueillent les Israéliens ?

On ne peut plus mal. Nous étions profondément méprisés. Nous faisons partie de ceux qui « s'étaient laissés mener à l'abattoir comme des moutons ; laissés égorger à genoux ». Un exemple très significatif : si on avait le malheur de prononcer un mot en yiddish (4), ils hurlaient immanquablement : « Parle l'hébreu ! ». C'est l'une des raisons pour lesquelles je leur renvoyais très largement leur mépris. Je vis évidemment le français



comme ma langue maternelle. Mais si je gratte un peu plus profondément, ma véritable langue maternelle est le yiddish. Mes parents ne parlaient que cette langue, avec un peu de polonais pour que nous, ma sœur et moi, ne comprenions pas. Ainsi, avant d'entrer à l'école gardienne, comme on disait alors, vers l'âge de trois ans et demi, j'ai principalement entendu et parlé cette langue. Aujourd'hui encore, bien que je n'aie plus depuis très longtemps l'occasion de le parler, le yiddish est la langue pour laquelle j'éprouve le plus de tendresse. Les mélodies traditionnelles yiddish, tout particulièrement les berceuses, représentent de très loin la musique qui me touche le plus. Tout ça pour dire qu'au nom d'un militarisme primaire, les Israéliens n'ont eu une part essentielle de ce qui avait le plus de valeur pour moi. Ils insultaient mon milieu d'origine. Ils traitaient mes parents, que j'adorais, de lâches. A mes yeux il s'agit d'une preuve parmi bien d'autres, malheureusement pour les Palestiniens, du caractère militariste et ultranationaliste de la communauté nationale des Juifs israéliens.



Jacques Bude dans son orphelinat anversoïis. En partant de la droite, il est le neuvième du rang supérieur.

Le bâtiment à l'abandon où nous étions, je l'ai très rapidement quitté, pour tenter d'échapper au service militaire et chercher un moyen de rentrer en Belgique. Je me trouvais, à nouveau, dans une sorte de clandestinité. Les contrôles par la police militaire israélienne, à la recherche de réfractaires au service militaire, étaient fréquents. Si on contrôlait mes papiers, j'étais bon pour trois années à l'armée ; j'y ai échappé de justesse à plusieurs reprises. Je me déplaçais continuellement en cherchant du travail pour pouvoir me payer des faux papiers. J'ai été manoeuvre dans la construction, j'ai également été garçon de café et j'ai cassé des cailloux sous une chaleur épouvantable dans le désert, près de la mer Morte. Je me suis même réfugié dans un kibboutz, ferme collective surarmée que venaient de créer à la frontière de Gaza des commandos fraîchement démobilisés, où se trouvait alors ma sœur sioniste.

Au cours de mon périple, je me suis notamment retrouvé dans une petite ville dont tous les habitants, environ 14.000 Palestiniens, avaient

été chassés vers Gaza par Yitzhak Rabin (5) sur ordre direct de Ben Gourion (6). Quelques centaines de nouveaux immigrants s'y trouvaient, appelés là-bas les « nouveaux mon-

tants ». La plupart des commerces confisqués, notamment les cinémas et les restaurants, avaient été attribués à des Israéliens de souche. Avec quelques autres, je squattais une vieille et belle maison abandonnée, avec une cour intérieure et un grand palmier. Un jour, il y a eu une rumeur : « *Il y a des Palestiniens !* » Nous avons couru au marché pour les voir. Il s'agissait de trois Bédouines, vendeuses de goyaves. Outre les Druzes (7) avec lesquels j'ai cassé des cailloux sur le chantier des routes du Néguev, ce sont pratiquement les seuls Palestiniens vus durant tout mon séjour en Israël.

Le travail était très rare. Il y avait une espèce de bureau de placement officiel, où on faisait la queue. Un jour on m'a proposé le boulot de gardien dans une orangerie. J'avais dix-huit ans et sans me demander quoi que ce soit, on me donne un fusil de guerre Mauser avec des balles réelles. Je rappelle qu'il s'agissait de plantations - d'ailleurs très bien conçues et manifestement bien entretenues pendant très longtemps - qui venaient d'être volées aux Palestiniens, par des Juifs israéliens. Rétrospectivement, cet événement m'apparaît comme particulièrement révélateur de la nature profonde de l'Etat d'Israël. Il allait donc de soi, dans cette société, de tuer des êtres humains parce qu'ils volent des fruits. Quel plus sinistre indice de la déshumanisation des Palestiniens ?

Cependant, j'ai la conscience tranquille. Non seulement il est évident que je n'aurais jamais tiré, mais par ailleurs, je cueillais tranquillement des goyaves et les plaçais à un endroit convenu, où un copain du squat venait les chercher pour les vendre au marché. Cela dit, je n'ai tenu dans ce travail que quelques jours.

On vous emmène là de force et en plus vous êtes mal considérés à l'arrivée.

Exactement. Il faut comprendre qu'à leurs yeux nous étions censés aspirer du plus profond de notre âme juive,

Nous étions à la frontière de Gaza, dans un ensemble de bâtiments dont les Palestiniens avaient été chassés un an auparavant.

selon les termes de l'hymne national israélien, à « monter en Terre d'Israël », faute de quoi nous étions des êtres inférieurs. « Avak adam », poussière d'homme, était l'une de leurs expressions pour nous désigner. Mon séjour en Israël est le seul endroit et le seul moment de ma vie où je me suis senti en exil. A mon sens, ce que j'y ai vécu est du domaine de la déshumanisation, et cela s'apparente au racisme.

Comment faites-vous pour revenir en Belgique ?

Après m'être fait rouler à plusieurs reprises, je suis finalement parvenu

portrait de militant

Pour se procurer l'argent nécessaire à l'achat de faux papiers, Jacques Bude exercera entre autres le métier de garçon de café.



⇒ à acheter un faux passeport israélien et j'ai « emprunté » les papiers militaires d'un cousin, dont le nom était très similaire au mien. Pour sortir, il fallait être en ordre de service militaire, lui l'était et avait même participé à la « guerre d'indépendance ». J'ai pu alors obtenir un visa de tourisme de trois mois pour la France. La période en Israël, comme celle de l'Occupation après la déportation de

profondément fondateur, le mot est faible, de mon attachement à la Belgique. J'explique à l'avocate être illégalement en Belgique, sans un sou. Elle m'accueille chaleureusement chez elle et téléphone à un haut fonctionnaire, sans doute du ministère de l'Intérieur. J'assiste à la conversation : elle lui détaille ma situation d'orphelin de guerre, envoyé en Israël contre mon gré, détenteur d'un passeport israélien sans visa d'entrée en Belgique, pays où je suis né tout en étant apatride, comme l'étaient mes parents... Il lui demande où je me trouve, et elle lui répond que j'habite chez elle. Entre parenthèses, à ce moment elle se met donc dans l'illégalité, pour un avocat ce n'est pas rien. Le fonctionnaire me demande de repasser illégalement la frontière française pour me rendre au consulat belge de Lille. Là-bas, par télégramme, il aura fait passer la demande d'apposer un visa d'entrée en Belgique sur mon passeport israélien. L'avocate m'a donné de l'argent et m'a conduit jusqu'à la frontière. Le visa m'a été délivré au consulat, et je suis rentré. C'était la fin de l'exil. J'étais enfin rentré chez nous, et j'y ai très bien été accueilli. Quelques mois plus tard, j'ai pu opter définitivement pour la Belgique, et acquérir la nationalité belge. □

(La seconde partie de l'entretien paraîtra dans notre numéro 102.)

(1) L'Organisation Todt, du nom de son fondateur et dirigeant jusqu'en 1942, était une entreprise de génie civil et militaire. Elle a pris en charge la réalisation des projets de construction du Troisième Reich,

dont des usines d'armement et des lignes de fortifications, tels que le mur de l'Atlantique, un système de fortifications déployé le long de la côte occidentale de l'Europe. Au départ de la frontière hispano-française, la fortification s'étendait jusqu'au nord de la Norvège. Les bunkers toujours présents aujourd'hui sur la côte belge sont des vestiges de ce mur de l'Atlantique.

(2) Majdanek est le Centre de mise à mort où ont été gazés la quasi-totalité des habitants du ghetto de Varsovie. Un Centre de mise à mort - à distinguer d'un Camp de concentration - était un lieu où on tuait à la chaîne, principalement dans des chambres à gaz. Six Centres de mise à mort ont existé en Pologne, dans lesquels trois millions de Juifs ont été massacrés en trois ans : Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka, Auschwitz-Birkenau et Majdanek.

(3) Juste avant sa mort en novembre 1965, la reine Elisabeth est reconnue « Juste parmi les nations » par l'Etat d'Israël. Pour le moins, ce titre rend perplexe les spécialistes de l'Occupation en Belgique. Au début de la déportation, de nombreux Juifs, de toutes origines sociales, sollicitent l'aide de la famille royale. Le cabinet de la reine Elisabeth « suit scrupuleusement la logique de collaboration dans laquelle s'inscrivent les secrétaires généraux (hauts fonctionnaires à la tête de chaque administration), l'Association des Juifs en Belgique (AJB) et le Palais royal. Ils ne négocient avec les Allemands que pour obtenir de leur part des concessions dans des cas bien précis. Ainsi, un protocole est établi en 1942 entre le cabinet de la reine Elisabeth et les Allemands pour déterminer les cas dans lesquels elle compte intervenir. Elle ne le fera que pour les Juifs belges, qui ne représentent que 10 % de la population juive de Belgique. Elle accepte donc le principe de la déportation de 90 % des Juifs de Belgique ! », extrait de « La reine Elisabeth, une Juste problématique », entretien avec Herman Van Goethem, historien et directeur du musée de la caserne Dossin, par Nicolas Zomersztajn, paru dans Regards n° 829, 2015. Disponible en ligne.

(4) Le yiddish est une langue d'origine, et en majeure partie, germanique. Elle comportait également un nombre relativement réduit de mots d'hébreu biblique et d'origine slave. C'était la langue des Ashkénazes, c'est-à-dire des Juifs d'Europe centrale et orientale, principalement de Pologne, d'Ukraine et de Russie.

(5) Yitzhak Rabin a été général, chef d'état-major, ministre de la Défense, Premier ministre et Prix Nobel de la Paix. Il a été l'un des principaux exécutants du nettoyage ethnique des Palestiniens en 1948. Il a été assassiné en 1995 par un extrémiste juif.

(6) Ben Gourion a été le premier Premier ministre et le premier ministre de la Défense (en Israël, ministre de la Sécurité) de l'Etat d'Israël. Il est le créateur de l'armée israélienne dont il a été le premier commandant en chef. Il a personnellement piloté et supervisé le nettoyage ethnique des Palestiniens. Il est généralement considéré comme le fondateur de l'Etat d'Israël.

(7) Population du Proche-Orient professant une religion musulmane hétérodoxe, établie principalement entre le Liban, la Syrie et Israël.